

Lectures | **Reading**
de | *La Nouvelle*
La Nouvelle | *Héloïse*
Héloïse | **Today**

publié sous
la direction de

edited
by

Ourida Mostefai

Pensée libre, n^o 4

Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau
North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau

Ottawa 1993

**CANADIAN CATALOGUING IN
PUBLICATION DATA**

**DONNÉES DE CATALOGAGE
AVANT LA PUBLICATION (CANADA)**

Main entry undert title:

Vedette principale au titre:

Lectures de la Nouvelle Héloïse =
Reading La Nouvelle Héloïse today

Lectures de la Nouvelle Héloïse =
Reading La Nouvelle Héloïse today

(Pensée libre ; no. 4)
Text in French and English.
Includes bibliographical references.
ISBN 0-9693132-3-3

(Pensée libre ; no. 4)
Texte en français et en anglais.
Comprend des références
bibliographiques.
ISBN 0-9693132-3-3

1. Rousseau, Jean-Jacques, 1712-1778.
Nouvelle Héloïse. I. Mostefai, Ourida
II. North American Association for the
Study of Jean-Jacques Rousseau. III.
Title: Reading La Nouvelle Héloïse
today. IV. Series.

1. Rousseau, Jean-Jacques, 1712-1778.
Nouvelle Héloïse. I. Mostefai, Ourida
II. Association nord-américaine des
études Jean-Jacques Rousseau. III. Titre:
Reading La Nouvelle Héloïse today. IV.
Collection.

PQ2039.L43 1993
848'.509 C94-900020-5E

PQ2039.L43 1993
848'.509 C94-900020-5F

Ouvrage publié grâce au concours de l'Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau, grâce à une subvention des Services Culturels français de Boston, et grâce à l'aide de la Faculté des Arts et des Sciences de Boston College.

The publication of this volume was made possible by the cooperation of the North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau, by a grant from the French Cultural Services in Boston and by the support of the Graduate School of Arts and Sciences at Boston College.

© Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau / North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau, 1993.

ISBN 0-9693132-3-3

Collection « Pensée libre » dirigée par Guy Lafrance.
Revision de textes, typographie et mise-en-page par Daniel Woolford.

Pensée libre series editor: Guy Lafrance.
Text editing, typesetting and layout by Daniel Woolford.

Imprimé au Canada
Printed in Canada

LA NOUVELLE HÉLOÏSE ET LA POLITIQUE :

DE L'ÉCART À L'EMBLÈME

En préambule à un cours qu'il professa « dans la vieille Sorbonne¹ » en 1957-1958, et dont le titre était alors *Aspects politiques des sociétés modernes*, Raymond Aron se référait à Auguste Comte pour alerter son auditoire sur les sens multiples du mot « politique ». Assez curieusement, il affirmait alors que le mot français « politique » traduisait deux mots anglais, « polity » et « politics », lesquels désignent et distinguent d'une part l'action, le programme et la méthode d'un individu, d'un groupe ou d'un gouvernement, d'autre part le domaine dans lequel rivalisent ou s'opposent les « politiques » au sens précédent.

Je ne m'attarderai pas sur ces prolégomènes sémantiques de Raymond Aron. Je les mentionne parce que Rousseau s'est volontiers interrogé sur le sens des mots, sur leurs rapports avec les concepts et sur leur relative instabilité. Je ne sache pas qu'il ait eu besoin de l'anglais pour donner son sens au mot « politique », encore qu'il ait nourri sa méditation sur le pouvoir et la souveraineté par la lecture de Locke et de Hobbes. J'observe seulement qu'il a été tenté d'employer un vieux mot, tombé en désuétude, de la langue française, un mot que l'anglais avait peut-être fait entrer dans son patrimoine, le mot « politie », qui reflétait dans notre langue la *politeia* des Grecs plus que leur *politike techne*. Ce mot paraît à plusieurs reprises dans le *Contrat Social*, désignant une réalité qui tient à la fois de la société et du gouvernement, et s'opposant, comme la « police », à la barbarie.

La « politie » ou la politique semble ne pas relever de l'acte d'écrire propre à *La Nouvelle Héloïse* et il y a quelque paradoxe à la prendre comme objet d'étude dans ce texte. Le roman des âmes sensibles, les « belles âmes » qui se révèlent dans ce récit, transcendent toute pensée politique. Les origines de l'œuvre et sa structure première permettent au demeurant de comprendre cet écart. Le moment de *La Nouvelle Héloïse*, le lecteur des *Confessions* le sait, est en effet celui où « le grave citoyen de Genève », « l'austère Jean-Jacques » redevient

1. Cf R. Aron, *Mémoires*, Paris, Julliard, 1983, p. 335 ss.

« le berger extravagant² » (427). Finies les tâches ingrates qu'il avait accepté de mener pour Madame Dupin. Les extraits de l'abbé de Saint-Pierre laissent place aux *Amours de Claire et de Marcellin*, au *Petit Savoyard*, à *Julie*. En commençant son roman, il se jette dans le « pays des chimères », il situe « son délire » dans un monde idéal, « peuplé d'êtres selon son cœur » (*ibid.*). Aux sources de *La Nouvelle Héloïse*, on croit voir comme un adieu à la politique et à la polémique, aux élans de révolte et d'indignation des deux *Discours* et de la *Lettre à d'Alembert*. Quant à la forme de ce texte, la première version est tout ordonnée à la passion amoureuse et aux figures mythiques des deux amants. La noyade finale est une apothéose, dans la mort, de l'amour impossible en ce monde. Origines et structure de l'œuvre nous écartent de la cité des hommes. Ainsi, au Moyen-Âge, le *Roman de la Rose* avait-il exalté l'amour d'Héloïse et d'Abélard, hors du mariage, contre les conventions et les contraintes de la société.

Mais il n'est pas si facile à Jean-Jacques de cesser d'être citoyen de Genève, de renoncer à l'honneur du nom genevois. Le printemps de 1763 est encore loin, où il abdiquera son droit de bourgeoisie. Au printemps de 1756, il tâche encore, malgré qu'il en ait, « d'honorer le nom genevois », il aime encore « tendrement ses compatriotes » et serait fâché « de ne pas se faire aimer d'eux » (lettre du 12 mai 1763). « Il est beau d'avoir une patrie » (657) : Jean-Jacques pense encore en avoir une. C'est pourquoi l'on perçoit une gêne dans la seconde préface, en forme de dialogue, de *La Nouvelle Héloïse*. Le lecteur, après avoir demandé à Rousseau : « vous vous nommerez? [...] vous mettrez votre nom? [...] votre vrai nom? *Jean-Jacques Rousseau*, en toute lettres? » ajoute « À la tête d'un livre d'amour, on lira ces mots : Par Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève? ». Et cette fois, il s'attire une réponse négative : « Non, pas cela. Je ne profane point le nom de ma patrie; je ne le mets qu'aux écrits que je crois pouvoir lui faire honneur » (27). C'est la mauvaise conscience du Citoyen qui se fait entendre.

Il y a peut-être aussi un certain masochisme, à moins que ce ne soit une ruse, à se faire ainsi maltraiter par son lecteur supposé, et à s'incliner devant lui. Car l'ouvrage, en prenant sa forme définitive, a cessé d'être un pur et simple « livre d'amour ». Certes, les *Confessions* diront à nouveau la « honte » que Jean-Jacques avait à « se démentir »,

2. Les chiffres entre parenthèses dans le texte ci-dessus renvoient aux pages de l'édition de *La Nouvelle Héloïse*, tome 2 des *Œuvres Complètes* de la collection La Pléiade. Pour les *Confessions*, *ibid.*, t. 1.

mais elles apporteront aussi toute une défense et une explication du sens positif et du contenu éducatif de *La Nouvelle Héloïse*. Ce n'est pas l'un de ces « livres efféminés qui respirent l'amour et la mollesse » (434). Ce n'est pas une évasion hors de la cité des hommes. Il a pour objet les mœurs et l'honnêteté conjugale, un objet « qui tient radicalement à tout l'ordre social » et même Rousseau affirme qu'il avait en vue la « concorde et la paix publique » en réunissant les protagonistes de cette histoire autour de la pieuse Julie et de l'athée Wolmar (*Confessions*, 435). Cette finalité de morale et d'utilité publiques expliquent, si l'on en croit l'auteur de *Confessions*, le bonheur d'écrire du romancier, bien plus que le délire d'imagination des premiers jours. « L'amour du bien » a cherché à tirer parti des folies, « à les tourner vers des objets utiles » (4). Le champ de l'écriture romanesque s'étend à l'économie domestique, à l'éducation, à la bienfaisance, à la religion (qui n'est pas seulement subjective), et jusqu'à la politique d'une certaine façon.

C'est la relation ambiguë du roman avec la pensée politique de Rousseau que je voudrais tenter de suivre, à partir de quelques points de repère. Il ne suffit pas de constater que le sens de l'œuvre a changé dans sa forme définitive, pour dire que la politique y a fait son entrée, et que c'est bien l'ouvrage du Citoyen. Le fait que le personnage principal de cette fiction romanesque soit une femme, soit *la* femme peut-être, ferait à lui seul problème, si nous étions tenté par cette affirmation. D'un titre à l'autre, de *Julie* à *La Nouvelle Héloïse*, d'une version à l'autre, la femme règne. Or, si l'on en croit les deux inséparables cousines, qui sont d'accord sur ce point, la politique ennuie les femmes. Les pères de Claire et de Julie parlent beaucoup politique, ils commentent les gazettes, ils sont eux-mêmes des sortes de nouvellistes, et Claire est lasse de les entendre : « Hier après le concert, [...] nos deux pères restèrent avec Milord à parler de politique, sujet dont je suis si excédée que l'ennui me chassa dans ma chambre » (618). Julie fait écho : « Mon oncle nous a tant ennuyées [de la politique], écrit-elle un jour à Saint-Preux, que je comprends comment vous avez pu craindre d'en faire autant » (305). Lorsque la politique n'ennuie pas les femmes et qu'elles s'en mêlent, on n'a pas à s'en féliciter. Sous le regard de nos héroïnes suisses et sous celui de Saint-Preux, les grandes dames influentes de la cour de France ne trouvent pas grâce. Julie prononce le mot célèbre, qui suscitera tant d'inquiétude politique chez Jean-

Jacques : « la femme d'un charbonnier est plus respectable que la maîtresse d'un prince » (633). Elle parle alors au nom de la vertu, mais aussi d'une certaine idée précise de la place qui revient aux femmes. À Paris, Saint-Preux a remarqué la grande influence des femmes : « les livres n'ont de prix, les auteurs n'ont d'estime qu'autant qu'il plaît aux femmes de leur en accorder » et il déplore qu'elles « décident souverainement des plus hautes connaissances, ainsi que des plus agréables. Poésie, littérature, histoire, philosophie, politique même, on voit d'abord au style de tous les livres qu'ils sont écrits pour amuser de jolies femmes » (276). On notera que la politique est l'une de ces plus hautes connaissances que pervertit la légèreté féminine en France. Je doute que Rousseau ait fait sienne la formule trop célèbre que La Harpe prête à Mme du Deffand : « de l'esprit sur les lois », mais Saint-Preux jette un singulier discrédit sur les écrivains politiques français, analogue à celui qui atteignait Montesquieu, et cela par quelque sociologie misogyne. Julie ne paraît pas vexée de ces condamnations de son amant, et son jugement va dans le même sens : « J'avoue que la politique n'est guère du ressort des femmes » (305). L'utilité de la politique lui paraît trop lointaine : « ses lumières sont trop sublimes pour frapper directement mes yeux ».

Cette mention du sublime n'est pas ironique, ne nous y trompons pas. Il apparaît en effet que les deux héroïnes du roman affirment que la politique les ennuie ou qu'elle n'est pas de leur ressort, par une manière de prétérition. Elles se distinguent des Françaises en ce qu'elles ne souhaitent pas être mêlées au jeu mondain de la politique, au plaisir du pouvoir, occulte ou non, à l'action des grands de ce monde, ce qui fait en somme la matière des gazettes. Quand la politique relève des « hautes connaissances », quand elle est la « politie », pourrait-on dire, Julie et Claire ne s'en écartent pas vraiment. Elles affecteraient plutôt de s'en écarter et de s'en désintéresser. À la fin du livre, Claire séjourne à Genève et communique à sa cousine ses réflexions sur cette « petite république » et sur l'état de l'esprit public. Elle a de fortes et nettes formules sur l'équilibre des parties de l'État, elle porte aussi de vives attaques, qui rappellent d'assez près le style du prophète Jean-Jacques; ainsi compare-t-elle Genève aux « vastes Empires — je la cite — où tout se soutient par sa propre masse, et où les rênes de l'État peuvent tomber entre les mains d'un sot, sans que les affaires cessent d'aller » (658). Il passe là comme un souvenir de la fin du *Discours sur l'origine de l'inégalité*. Claire a l'âme républicaine : « Plus je contemple, dit-elle, ce petit État, plus je trouve qu'il est beau d'avoir une patrie,

et Dieu garde de mal tous ceux qui peuvent en avoir une et qui n'ont qu'un pays! Pour moi, je sens que si j'étais née dans celui-ci, j'aurais l'âme toute Romaine » (657). Quand donc elle s'excuse auprès de Julie d'avoir parlé politique : « Hé bien! ne me voilà-t-il pas encore dans cette maudite politique? Je m'y perds, je m'y noie, j'en ai par dessus la tête, je ne sais plus par où m'en tirer etc... » (659), on ne la croit qu'à demi. Les nouvelles des grandes cours, les conversations politiques de son père l'ennuient, mais l'observation de la république de Genève ne la rebute pas. Julie de son côté, avant d'affirmer, dans un Post-Scriptum, que la politique n'est guère du ressort des femmes, avait rappelé à Saint-Preux qu'ils avaient lu ensemble *La République* de Platon, qu'ils s'étaient fortifiés ensemble grâce aux « vies héroïques de Plutarque ». Devenue le Mentor de Saint-Preux, elle évoque les leçons de philosophie de naguère, et renvoie à son ancien précepteur une image de lui-même, marquée de sérieux, où l'approche de la politique est empreinte de gravité et d'élévation. Pendant ses voyages à Paris et à Londres, Saint-Preux s'entend rappeler que ses leçons de philosophie incluaient la réflexion sur les cités. Ce philosophe formait à la pensée politique. Si ses voyages peuvent lui être utiles, c'est que, selon Julie, « il n'a pas mal étudié les principes de la politique et les divers systèmes du gouvernement » (185). Pendant le séjour parisien, elle demande à Saint-Preux des descriptions, et qu'il lui communique ses réflexions. Il serait bon en particulier qu'il recherche les causes de la misère du peuple, dans cette ville si riche, qu'il entende et fasse entendre la voix des opprimés. « L'intrépide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles et l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie au milieu de toute sa puissance » (219), lui écrit-elle. Le Bien, la propagation du Bien par l'éloquence, qui semblent avoir leur efficacité par eux-mêmes, sont des composantes de la politique. La fin de la politique est d'assurer la liberté.

Héroïne d'un livre d'amour, Julie est loin d'être enclose en ce que Charles de Villiers appellera l'« érotique ». Comme souvent chez Rousseau, des affirmations qui ne peuvent être reçues aujourd'hui que comme misogynes, telle ici l'incapacité à la pensée politique, s'accompagnent de conceptions par lesquelles une mission exemplaire et salvatrice est dévolue aux femmes. Nous rencontrons les femmes sur les chemins de la politique : funestes ailleurs, elles sont bénéfiques ici. *La Nouvelle Héloïse* doit beaucoup à *L'Astrée*, mais tout l'effort de Julie va à ce que Saint-Preux ne soit pas seulement un Céladon et les femmes des déesses de la carte du Tendre. L'Amour, qui n'est pas la

galanterie, peut être aussi plus qu'une passion : une force en accord avec une société qui serait bonne et légitime.

Même la première version de *La Nouvelle Héloïse*, plus purement romanesque, avait son poids et son dynamisme sociaux. L'épisode du Valais n'est pas régi seulement par la poésie amoureuse, et la courbe de la destinée des amants n'est pas celle de deux solitaires. Rousseau, si las qu'il soit des traités politiques, comme ceux de l'abbé de Saint-Pierre, est encore, dans son roman, l'auteur de la *Lettre à d'Alembert*, qui oppose à *L'Encyclopédie* sa propre vision de Genève et de la Suisse. Les Valaisans de *La Nouvelle Héloïse* sont les frères des Montagnons, et Saint-Preux se découvre Suisse avec eux, il entrevoit qu'au milieu d'eux son amour pour Julie connaîtrait son épanouissement : « nous pratiquerions au sein de cet heureux peuple, et à son exemple, tous les devoirs de l'humanité : sans cesse nous nous unirions pour bien faire, et nous ne mourrions pas sans avoir vécu » (84). Il explique longuement à Julie d'où lui viennent cette conviction et cet espoir : « Ils en usent entre eux avec [...] simplicité; les enfants en âge de raison sont les égaux de leurs pères, les domestiques s'asseyaient à table avec leurs maîtres; la même liberté règne dans les maisons et dans la république, et la famille est l'image de l'État » (81). Dans la thématique profonde de *La Nouvelle Héloïse* apparaît ici, très tôt, le sens des développements ultimes de l'œuvre. D'emblée, ce roman d'amour, puissamment lyrique, entraîne avec lui toute une méditation sur la vie des hommes en société. Une correspondance essentielle s'esquisse entre la vie de la famille et celle de l'État, entre la maison et la cité.

Les lieux et les temps, dès les origines de la création romanesque (on vient encore de le rappeler récemment à propos du roman grec³), mêlent fiction et réalité, lors même que l'imaginaire amoureux, la séparation des amants, la quête des retrouvailles et l'aventure constituent la structure directrice. Le roman de *La Nouvelle Héloïse* se construit sur la séparation, les départs et les retours de Saint-Preux et sur autre chose. Les propos de Julie en appelaient à la valeur formatrice des voyages. L'expérience de Saint-Preux, mais celle aussi de milord

3. Alain Billault, *La création romanesque dans la littérature grecque*, Paris, P.U.F., 1991.

Édouard, de Claire, de Wolmar peut-être, lui qui est venu de la Russie, sont des expériences de la diversité du monde. Il n'est pas excessif de dire que le roman offre au lecteur une géographie politique. Le voyage autour du monde de Saint-Preux mis à part (peu d'échos en sont donnés, malgré quelques allusions à portée symbolique à l'île de Tinian), cette géographie, où se distinguent l'esprit des peuples, leur sociologie et leur politique, est celle d'une Europe triangulaire, entre la Suisse, la France et l'Angleterre, ou encore Genève, Paris et Londres. En ce sens, *La Nouvelle Héloïse* n'est pas un roman suisse : l'ouverture valaisane et le retour à Clarens sont des épisodes capitaux, Rousseau s'est beaucoup documenté pour les écrire, ces lieux suisses sont des foyers de riche signification, mais ils ne se suffisent pas à eux-mêmes. La géographie de ce roman vaut par les oppositions de la Suisse et de la France, c'est-à-dire de la république et de la monarchie absolutiste, la Savoie rejoignant la France à cet égard, comme on le voit lorsqu'est expliqué le contraste des deux rives du Léman. L'Angleterre occupe une position intermédiaire. Les formes du gouvernement, ou plus exactement les principes de la politique, tendent d'ailleurs à se substituer aux réalités proprement géographiques : Claire compare la situation présente des Genevois à une Genève idéale, les « marchands et les banquiers » (663) de la Genève réelle oubliant, selon elle, l'« antique simplicité » de leur cité et sa « fière liberté » (658).

Les débats touchant à la politique ne sont pas absents de *La Nouvelle Héloïse* : la conduite personnelle, les questions de morale individuelle peuvent rarement, selon Rousseau, être détachées de ce qui relève de l'esprit public et de l'organisation politique. Je ne ferai pas l'inventaire de ces débats, qui donnent lieu parfois à de véritables dissertations, parfois à de rapides échanges. Certains ont lieu aux moments cruciaux du roman : je note deux d'entre eux, le premier à propos du mariage impossible de Julie et de Saint-Preux, le second à propos des volontés de suicide de Saint-Preux.

C'est un lieu commun de la littérature dramatique et romanesque que le conflit des générations, l'autorité d'un père qui contrarie et empêche les amours des enfants, à cause du préjugé social. Rousseau évite la banalité, c'est évident, mais il n'esquive pas, bien au contraire, le rôle du préjugé, et le lieu commun se transforme sous sa plume en un questionnement ardent, fondamental et politique. Le baron d'Étange

et milord Édouard s'affrontent dans la colère à ce propos. Selon Édouard, Saint-Preux est de « tous les hommes le plus digne de Julie ». Les préjugés ne sauraient prévaloir sur ce fait. Il le dit au baron, qui « s'échauffe ». Claire rapporte la scène et fait entendre uniquement la voix du milord anglais. C'est un âpre et large mouvement d'éloquence, écho de mille débats du siècle (par exemple la fameuse et sans doute apocryphe réplique de Voltaire : « vous finissez votre nom, je commence le mien »), une véritable diatribe contre la noblesse, la Suisse des origines étant évoquée contre M. d'Étange : « Osez-vous dans une République vous honorer d'un état destructeur des vertus et de l'humanité » (170). Tout cela est fort maladroit, en la circonstance, de la part d'Édouard. « Conçois ma chère, ce que je souffrais, dit Claire à Julie, de voir cet honnête homme nuire ainsi par une âpreté déplacée aux intérêts de l'ami qu'il voulait servir » (*ibid*). Cette éloquence, dans sa sincérité même, est déplacée, mais c'est celle-là même qui anime Jean-Jacques, et que l'on perçoit, brûlante d'indignation, dans ses écrits politiques. Elle ressemble aussi à celle que le lecteur des *Confessions* peut prêter à Isaac Rousseau, le père de Jean-Jacques, quand il se disputa avec le capitaine Gautier, apparenté dans le grand Conseil de Genève, jusqu'à vouloir se battre avec lui (*C.*, 12). Eloquence déplacée donc, et qui l'est aussi dans un roman, d'après les normes habituelles du goût. On se souvient du mot de Stendhal, selon lequel la politique dans une œuvre littéraire, c'est comme un coup de feu au milieu d'un concert. Dans la bouche de milord Édouard, la politique a la violence du coup de feu. Mais comme dans *La Chartreuse de Parme*, elle n'est pas vraiment un corps étranger dans *La Nouvelle Héloïse*. L'ensemble du roman dit que la soumission aux préjugés n'est pas une fatalité. Dans le pays de milord Édouard justement, dans sa terre au moins, où il offre aux amants de venir vivre, « l'odieux préjugé n'a point d'accès ». Heureuse contrée : « l'habitant paisible y conserve encore les mœurs simples des premiers temps et l'on y trouve », je cite la lettre d'Édouard à Julie, « une image du Valais décrit avec des traits si touchants par votre ami » (199). Retour de ce thème apparu dès les débuts du roman : ce n'est pas le règne de l'égalité, mais celui du moins de la simplicité, qui s'y apparente.

Autre moment crucial, celui où Saint-Preux songe à suicide. Les deux lettres opposées, pour et contre le suicide, ont donné lieu à bien des commentaires, les uns prenant parti pour Édouard, les autres pour Saint-Preux. Il arrive qu'aujourd'hui on trouve ces exposés excessivement développés, relevant de la dissertation plus que du roman. En

réalité, le débat n'est pas livresque, il importe plus que jamais à Saint-Preux, dans le désespoir où il est plongé. Il importe aussi à la destinée des hommes. Saint-Preux avait invoqué l'exemple des suicides héroïques des Romains, pendant les guerres civiles. Édouard lui rétorque qu'il faut regarder « les beaux temps de la république ». Les Romains alors devaient à la patrie « leur sang, leur vie et leurs derniers soupirs ». « Mais, explique-t-il encore, quand les lois furent anéanties, et que l'État fut en proie à des tyrans, les citoyens reprirent leur liberté naturelle et leurs droits sur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de cesser d'être : ils avaient rempli leurs fonctions sur la terre; ils n'avaient plus de patrie » (290). Ces propos ont une proximité remarquable avec certaines phrases du *Contrat social* évoquant la possible dissolution du contrat et par conséquent la reprise par l'individu de sa liberté naturelle⁴. Saint-Preux entendra Édouard : il renonce à se détruire, la liberté naturelle à elle seule ne constitue pas un droit, il partira à la recherche d'une patrie, il espérera en trouver une. D'une certaine façon, le retour ultime auprès de Julie fera naître en lui le sentiment d'avoir découvert une société vivante, humaine, exemplaire. Clarens est comme le substitut d'une patrie.

On peut considérer Clarens comme un emblème politique. Lieu du bonheur et de la transparence, ce n'est pas un État, mais cette communauté et cette organisation familiale disent quelque chose de la communauté politique, sinon de l'État lui-même. L'apologue socratique des petites lettres et des grandes lettres, dans *La République* de Platon⁵, trouverait ici son application si on le retournait. La justice dans la cité (les grandes lettres), bien comprise, peut aider à comprendre et à établir la justice dans l'individu (petites lettres), chez Platon. « Si nous admettons une justice pour l'individu, demandait Socrate, nous en admettons une aussi pour l'État tout entier? » La petite communauté de Clarens peut aider à comprendre et à rectifier les plus grandes communautés.

L'utopie est une forme littéraire emblématique, dont on a maintes fois étudié, depuis quelque temps, les caractéristiques littéraires et

4. *Op. cit.*, I, 6, *Œuvres politiques*, Classiques Garnier, éd. J. Roussel, 1989, p. 258.

5. *Op. cit.*, 368 a.

l'esprit. Ses liens avec la réalité morale et politique du temps, chez Thomas More et ses successeurs, ont été relevés : liens de critique, d'intention réformatrice ou révolutionnaire. L'ensemble du tissu romanesque de *La Nouvelle Héloïse* propose une critique du temps présent, celle des mœurs, des pratiques sociales et des institutions. Le mythe ultime de Clarens est une tentative de fin heureuse pour l'histoire des deux amants, et cela tourne court; il est aussi une proposition positive, une lumière pour la société moderne. Depuis que l'utopie a mauvaise presse, les dénonciations se sont accentuées, à propos des aspects contraignants de la vie à Clarens, jusqu'à faire voir dans ce rêve de bonheur social une manifestation du prétendu totalitarisme de Rousseau. Mon propos n'est pas d'examiner les pièces de ce procès, mais de voir comment Clarens s'articule à ce que nous avons précédemment observé.

Le bonheur des gens dans cette communauté n'est pas celui des individus isolés; il n'est pas non plus celui de la communauté ignorant les individus. Ce lieu, tout pétri d'idéal et de rêve, n'est pas étranger aux complexités du réel. Rousseau propose le détail d'une « économie domestique » aux lecteurs français pour les convaincre qu'il existe des moyens de relier ce qui est à ce qui doit être. Clarens appartient à un monde d'inégalité. Ce n'est pas une île absolue. Rousseau propose une image thérapeutique de diminution de l'inégalité et d'atténuation de ses effets. Bien des utopies décrivent complaisamment des sociétés égalitaires : Clarens ne se range pas dans cette catégorie littéraire. « Il est manifestement contre la loi de la nature, lisait-on à la fin du *Discours sur l'origine de l'Inégalité*, qu'une poignée de gens regorge de superfluités, tandis que la multitude affamée manque du nécessaire ». Depuis cet énoncé, la réflexion du Citoyen s'est poursuivie. *Le Discours sur les richesses* affirmait qu'il faut « changer le vil argent en bonnes œuvres, faire refluer les biens au dehors pour l'assistance du pauvre⁶ ». Clarens est la mise en forme narrative, l'exemple qui se veut pratique de l'utilité sociale de la bienfaisance. Les mendiants et les gueux ne trouvent jamais Julie insensible. Elle explique à Saint-Preux le pourquoi de ses aumônes. Avec Wolmar, elle pense que les bienfaits sont utiles aux riches qui en sont les auteurs autant qu'aux bénéficiaires. Pensée classique, lieu commun fort ancien, qui s'intègre à une pensée sociale et politique. De même les rapports entre maîtres et serviteurs sont-ils

6. *Discours sur les richesses ou lettre à Chrysophile*, éd. Bovet, Paris, 1853.

réglés, réglementés pourrait-on dire, selon un ordre domestique rigoureux, la main du maître, l'œil du maître constamment présents. À Clarens, la raison achève l'œuvre de la nature. On a pu penser que cela revient à consolider l'inégalité sociale. À chacun, sa place serait assignée dans la société comme la nature assigne à chaque organe dans un corps vivant, un fois pour toutes. En fait, la pensée de Rousseau n'est pas un organicisme, R. Derathé l'a bien démontré. Rousseau tente dans son roman d'apporter des correctifs à l'inégalité, par l'intégrité morale, et il cherche à éviter la violence dans les rapports entre les riches et les pauvres. Si un radicalisme apparaissait dans la *Lettre à d'Alembert*, *La Nouvelle Héloïse* est comme une exploration de la paix sociale et des conditions de cette paix.

L'appel aux ressources morales est considéré, par nos politiques modernes imbus de réalisme, comme un renoncement à la politique. Une telle pensée est nulle, selon Rousseau. Pour lui, on le sait, la politique est inséparable de la morale. Par sa description de Clarens, Rousseau écrit en somme son article *Economie domestique*, comme il avait écrit pour l'*Encyclopédie* son article *Economie politique*. Or, de l'un à l'autre de ces travaux, on ne saurait parler d'hétérogénéité. Clarens est le volet d'un dyptique. La vie des hommes est faite, dans l'état social, de l'accord des deux « économies ». Elle doit être morale.

La « bonté naturelle » de Julie est source de bonheur pour les habitants de Clarens. « Elle n'a point à pleurer des calamités publiques. Elle n'a point sous les yeux l'image affreuse de la misère et du désespoir ». Le villageois est à son aise à Clarens. Dans une note, Rousseau fait mention d'un village voisin, où l'on reconnaît Montreux : « cette commune est assez riche, dit-il, pour entretenir tous les communiars, n'eussent-ils pas un pouce de terre en propre » (553). Ainsi une petite communauté suisse nourrit-elle et protège-t-elle ses membres. Et Julie est comme une mère pour Clarens. Une petite communauté l'est pour ses membres. Saint-Preux aurait pu vivre à Clarens dans une mère-patrie.

Faut-il penser que la vraie forme de la société civile est celle des petites communautés de ce type? Les statuts du bourg d'Oudun, chez Rétif de la Bretonne⁷, seraient alors le développement logique d'une préférence politique de Rousseau, selon un type d'organisation politique qui s'est longtemps appelé communiste. En vérité, le rêve villageois de Jean-Jacques n'est pas, répétons-le, une proposition directement

7. *La vie de mon père*, Classique Garnier, éd. G. Rouger, 1970, p. 242 ss.

politique. À propos de la misère, Rousseau écrit que « c'est au souverain de faire en sorte qu'il n'y ait point de mendiants » (539). Comme un partage de responsabilités, il revient à la cité de prendre les mesures nécessaires, aux citoyens de se montrer humains et fraternels. L'économie domestique et l'économie politique se complètent. Ni l'une ni l'autre ne saurait s'écarter de la moralité.

La part du rêve est immense dans *La Nouvelle Héloïse*, l'imaginaire de Rousseau ne cesse de s'y révéler. Ce que Br. Baczko a appelé l'imagination sociale est à l'œuvre, et elle travaille sur le réel. Le tableau du domaine de M. et Mme de Wolmar est enchanteur, tellement le narrateur est convaincu d'avoir touché au pays de la paix et du bonheur. Il n'en traite pas moins des rapports sociaux, et des aspects les plus difficiles de ces rapports, de la relation du politique et du non-politique au sens limité de ces mots, de la vie des hommes en société, de la « polittie ». Julie, sans s'intéresser à la politique des gazettes, sans faire de théorie, touche aux problèmes de fonds. Essentiel est celui-ci, sur lequel je conclurai : « L'homme, dit-elle, est un être trop noble pour devoir servir simplement d'instrument à d'autres, et l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient sans consulter aussi ce qui lui convient à lui-même [...] . Il n'est jamais permis de détériorer une âme humaine pour l'avantage des autres, et de faire un scélérat pour le service des honnêtes gens » (356). C'est bien sûr la propre voix de Jean-Jacques qui se fait entendre à travers celle de son personnage. La voix de Julie, comme la sienne, est celle de la liberté, des droits fondamentaux de l'homme, que les structures de la société et de la cité doivent servir. Cette femme, qui pense que la politique n'est pas du ressort des femmes, ne se désintéresse pas des choses publiques, elle demande seulement que celles-ci ne détériorent pas l'âme humaine. Le roman des belles âmes et de l'âme féminine initie à quelque lumière sublime, à laquelle il faut espérer que la politique ne soit pas étrangère, à un ordre réel, au-delà des apparences fallacieuses. L'une des richesses de *La Nouvelle Héloïse* réside en ce que la politique y est à la fois absente et présente : pour le lecteur de Rousseau, le roman est comme un arrière-fond de l'œuvre politique.

Jean Roussel